

Alfredo Jaar éblouit les Rencontres d'Arles

L'exposition de l'artiste chilien est l'une des nombreuses réussites d'une édition relevée

Photographie

Arles

Envoyée spéciale

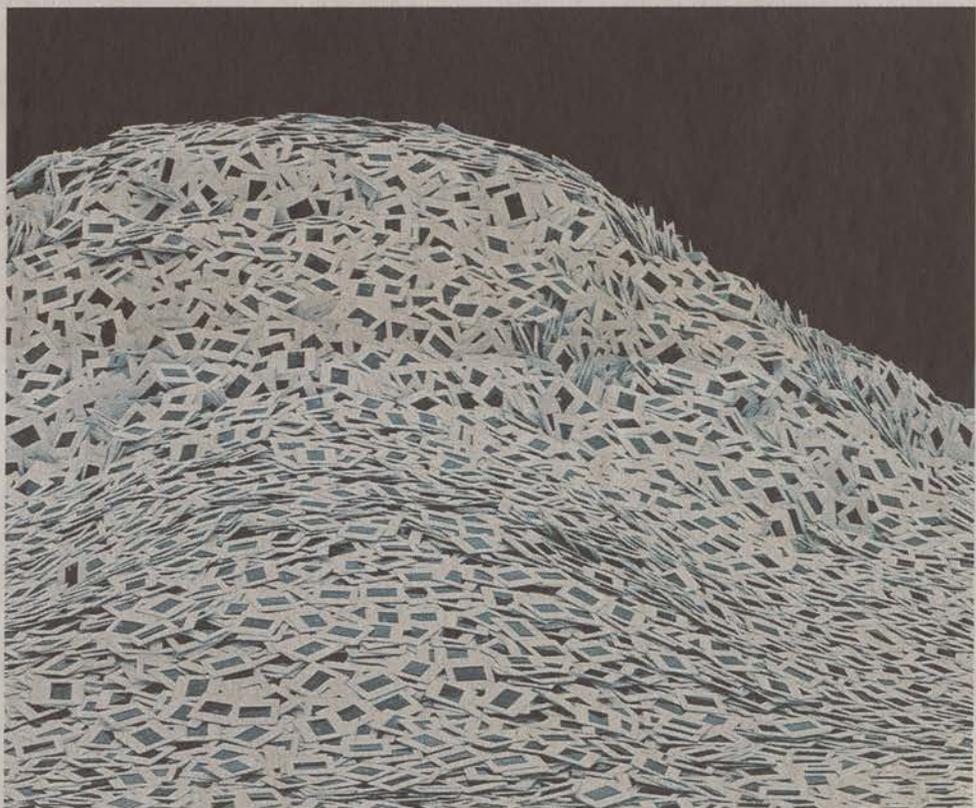
Après un cru décevant en 2012, les Rencontres d'Arles ont repris du poil de la bête. Il faut dire que le thème central en 2013, le noir et blanc, favorise des têtes d'affiche confirmées : le Britannique John Davies avec son Angleterre industrielle, le Chilien Sergio Larrain et ses illuminations poétiques ou les abstractions du

Le spectateur prend en pleine figure des néons blancs violents – entrée en matière idoine quand on traite de l'aveuglement

Japonais Hiroshi Sugimoto. Certes, le thème est surtout un prétexte – bien malin celui qui y trouverait un discours construit, vu l'abondance et l'inégalité des propositions (50 expositions). Il y a aussi des gens dont on se demande ce qu'ils font dans la sélection : l'Allemand Wolfgang Tillmans déploie ses grands formats couleur aux ateliers SNCF, livrant le monde en petits éclats étonnés. Mais il serait dommage de boudier son plaisir lorsqu'une exposition tient la route – c'est le cas avec celle d'Alfredo Jaar, qui, paradoxe, n'est pas photographe.

Le Chilien a fait de l'image le matériau d'une œuvre aux accents politiques, qui fait souvent mouche. Architecte de formation, l'artiste excelle dans ce qui fait souvent défaut aux exposants d'Arles : la maîtrise de l'espace. Alfredo Jaar, exposé à la Biennale de Venise cette année, a pris ses quartiers dans l'église des Frères-Prêcheurs, avec une installation dont on sort secoué et ébloui, au sens propre.

A peine arrivé, le spectateur prend en pleine figure des néons blancs violents – une entrée en matière idoine quand on traite de l'aveuglement. « Aucune image n'est innocente, explique Alfredo Jaar. Chacune porte en elle une vision du monde. Or personne ne nous apprend à les lire. » Dans l'église,



Comme avec « Le Silence de Nduwayezu », Alfredo Jaar excelle dans la maîtrise de l'espace. RENCONTRES ARLES

se, œuvres anciennes et récentes s'emploient à montrer l'envers des images, leur contexte. Qui les fait et les diffuse, qui les possède, pourquoi elles sont là ou manquent. Le tout avec une efficacité visuelle redoutable, jouant sur les blancs, l'absence, le vide.

Alfredo Jaar, qui a quitté le Chili pendant la terrible dictature de Pinochet, déroule sous une vitrine la biographie officielle de Henry Kissinger. L'ancien secrétaire d'Etat s'y montre en majesté, saluant les grands de ce monde. Mais il y manque une image qu'a ajoutée l'artiste : une poignée de mains avec Pinochet. Au mur, un document déclassifié enfonce le clou : dans une conversation téléphonique, le président Nixon et Kissinger discutent du coup d'Etat et de l'implication active des Etats-Unis. Les conséquences sur la population ? Kissinger les balaie d'un geste : « Rien d'important. »

Les démonstrations en images d'Alfredo Jaar sont souvent d'une simplicité brutale, implacable. Il aligne les « unes » du magazine

Life, puis en sort les seules consacrées à l'Afrique : seulement cinq, dédiées aux animaux sauvages, au sida ou à la famine. Pas besoin d'ajouter autre chose pour dire la vision du monde qui s'exprime ici. La célèbre photo de la « situation room », diffusée par les Etats-Unis au moment de l'assassinat de Ben Laden, est mise en regard d'une image blanche, comme pour dire tout ce qui manque sur cette traque à l'homme – l'image du cadavre de Ben Laden n'a jamais été diffusée. Mais le tout fonctionne car Alfredo Jaar n'oublie pas l'émotion, la poésie : dans des photos de presse du coup d'Etat chilien, il a agrandi de tout petits personnages perdus dans l'image. Leur regard de détresse, bouleversant, déborde largement l'événement historique.

La pièce la plus forte de l'installation raconte d'ailleurs une histoire d'homme, pas seulement d'image. Dans une pièce où le spectateur ne peut entrer et sortir qu'à un moment précis – il y reste huit minutes –, Alfredo Jaar évoque

une photo célèbre : une petite fille soudanaise affamée et à bout de force guettée par un vautour. Elle avait fait le tour du monde en 1993, entraînant des critiques violentes dirigées non contre la situation mais contre le photographe – accusé de prendre la photo au lieu de sauver l'enfant. Dans la pièce, on ne voit rien, juste des mots qui défilent sur le mur. Ils content l'histoire de Kevin Cartner, sa naissance, sa révolte contre l'apartheid, son suicide. Mais Alfredo Jaar n'oublie pas d'évoquer aussi la propriété de l'image, détenue par l'agence Corbis de Bill Gates. La photo elle-même n'est montrée qu'une seconde, avant qu'un flash n'éblouisse tout le monde. Comme une incitation à ouvrir les yeux devant les images, otages des stratégies de communication et de l'émotion immédiate. ■

CLAIRE GUILLOT

Alfredo Jaar, La Politique des images. Jusqu'au 25 août. Église des Frères-Prêcheurs, Arles. De 10 heures à 19 h 30. 8 €. rencontres-arles.com